



Le livre mystérieux

Noureddine Mhakkak

Enfant, j'observais mon père se retirer, souvent et seul, dans la petite chambre qu'il avait construite sur la terrasse de notre ancienne maison. Pour une raison inconnue de nous tous, sauf peut-être de lui, cette chambre portait le numéro 7, et cela sans que le nombre total de chambres dont nous disposions à l'époque n'atteigne ce chiffre. Peut-être que mon père, que Dieu ait son âme, croyait en la bénédiction de ce nombre magique et sacré à la fois.

Il aimait se réfugier dans cette chambre, loin de ma mère, de mes frères et sœurs et de moi. On disait qu'il travaillait sur un projet dont il ne voulait divulguer la nature à quiconque, ma mère en premier, cette belle femme qu'il avait épousée à l'âge de vingt-cinq ans tandis qu'elle n'en avait que quinze. Le dimanche était son jour préféré pour s'isoler dans son lieu de prédilection. C'était aussi son jour de repos. Il était conducteur de grands engins sur le port de Casablanca.

Chaque fois qu'il montait dans la chambre, dont il avait l'exclusivité d'usage et d'accès, il portait un grand livre à l'épaisse reliure de cuir qui se distinguait de tous les autres documents. Ma mère disait de cet étrange ouvrage, dont mon père ne se séparait ni quand il montait dans la chambre, ni quand il en descendait, que c'était sûrement un livre de sorcellerie. Sinon, comment expliquer la gaieté dont mon père faisait preuve une fois sa journée de solitude achevée, et plus encore la disparition du livre de la maison après chacun de ses passages dans la chambre ?

Ma mère avait essayé, à maintes reprises et en vain, de connaître le secret du livre. Elle n'avait néanmoins pas eu le courage d'aller ouvrir la porte de la chambre pour voir s'il y était ou non. Et chaque fois qu'une de nos voisines souriait à mon père, amusée par sa légèreté et son humour, ma mère y voyait un des effets magiques que le livre exerçait sur lui. Elle en était persuadée, d'autant plus que mon grand-père paternel était un « Fqih », connaisseur de la théologie traditionnelle reconnu par tous

les habitants de son village, d'où son absolu savoir à déchiffrer livres et talismans énigmatiques. Tous ceux comme mon grand-père étaient aux yeux des villageois des gens de grand pouvoir, capables d'entrer en contact avec les djinns et de les mettre à leur service.

Mon père aimait confectionner des crayons en bois et s'en servir pour écrire de la plus belle façon possible, avec les traits d'écriture arabe, jusqu'à la perfection ; il utilisait pour cela une boîte d'encre très ancienne, dont on disait que la fabrication remontait à plus d'un demi-siècle. Il écrivait avec de l'encre noire tout ce qu'il ne voulait pas oublier.

Les années ont passé ainsi jusqu'au jour de sa mort. Il revenait de la mosquée après avoir fait la prière du soir quand il sentit approcher le moment de la fin. Il se mit près de nous et commença à nous parler de son amour fou du cinéma, de la poésie, des histoires des « Mille et une nuits » qu'il lisait si souvent. Il nous parla de son père, de sa maîtrise des lettres et de sa capacité à en déchiffrer les secrets. Sa connaissance des vieux grimoires, cet attrait bizarre pour les énigmes à percer, l'aidaient sans doute à regarder le monde différemment. Ou peut-être, comme disait ma mère, qu'il en avait besoin pour pratiquer la sorcellerie et déterrer les trésors enfouis des djinns que nul n'avait jamais pu trouver. Ou c'était tout simplement pour être aimé des gens de son village, et conquérir le cœur des belles femmes en se faisant passer pour quelqu'un d'unique. Ou bien juste pour le plaisir de lire et d'écrire, puisque telles étaient ses deux seules passions.

Le soir où mon père allait mourir, comme s'il en avait eu le pressentiment, il nous appela un peu plus tard, parla à ma mère de l'argent de l'héritage et me dit d'approcher en premier, puisque j'étais le fils aîné. D'une voix forte afin d'être entendu de tous, il dit qu'il me léguait à moi spécialement la chambre frappée du numéro 7, sa chambre, celle de la terrasse, mais que je ne devrais l'ouvrir qu'à mes vingt ans sous peine d'être maudit. Il me demanda d'en prendre grand soin, surtout de ce qu'elle contenait, sans me préciser quoi.

Après sa mort, chaque fois que je rentrais de l'école, je montais sur la terrasse et restais à côté de la porte de la chambre sans oser l'ouvrir. Ma mère me déconseillait de le faire ; mes frères et mes sœurs aussi.

Le jour de mes vingt ans, ma mère me demanda d'aller ouvrir la chambre au numéro 7, seul, comme le voulait le testament de mon défunt père. Je m'acquittai de cette tâche avec excitation, peur et révérence. La chambre était sombre et poussiéreuse, remplie de manuscrits fragiles et anciens ; au centre, il y avait le grand livre à l'épaisse reliure de cuir que j'avais vu tant de fois dans mon enfance, celui que nous pensions être un livre de sorcellerie, les outils traditionnels de mon père et son sublime crayon de roseau.

Je pris le livre et descendis en courant, sans répondre aux appels de ma mère et de mes frères et sœurs, qui me priaient d'ouvrir le livre et de leur en révéler le contenu caché depuis si longtemps. Je ne savais pas quoi faire – cependant une voix intérieure m'ordonna de me diriger vers le cimetière où mon père était enterré.

Une fois arrivé, après avoir fait mon salut et lu quelques versets coraniques sur sa tombe, un sentiment irrésistible me poussa à ouvrir le livre. À ma grande surprise, rien n'y était écrit ! Je tournai les pages mais elles étaient toutes blanches, à aucun endroit l'encre noire de mon père n'avait laissé la moindre marque, le plus petit signe distinctif.

À ce moment-là, de manière inexplicable et mystérieuse pour moi encore aujourd'hui, j'ai senti l'âme de mon père et entendu sa voix me dire que mon devoir était de remplir ce livre, en entier, page après page, pour devenir écrivain !